

est descendue bien bas, on ne les voit à présent que dans les mains des fats, des domestiques en livrée, et des hommes de police, qui portent cette année leurs numéros sur leurs chapeaux, à la façon des chevaux des charretiers de Montréal, qui portent les leur sur le front. Il y a une exception à la règle générale, pour ce que je viens de dire sur les gants blancs, on les voit aussi dans les mains des hommes comme il faut, mais rarement.

La politique a commencé à s'animer un peu dans ce mois qui vient de s'écouler, mais ce n'a été que par la discussion des discussions qui doivent s'élever bientôt dans l'hôpital (des sages) de Kingston. Nos « grands hommes » en discutent d'avance les grands points qu'ils doivent bientôt décider, c'est agir comme les aéronautes qui lancent de petits ballons pour voir quelle direction prendra le grand dans lequel ils doivent s'embarquer. Le sempiternel Poulet a fait emporter la bibliothèque de la chambre d'assemblée, les livres qui s'y trouvent, sont, en grande partie, français : on dit qu'il n'a fait ce vol à notre ville que pour faire de la pure « justice égale, » ayant essayé d'anglifier les Canadiens il veut aussi essayer de franciser les bretons du Haut-Canada. Le Bas-Canada agit en bon père avec le Haut : il paie ses dettes et lui fournit des livres pour s'instruire, Allons courage, ne faut-il pas encore quelque chose là haut ? ne vous gênez pas ; prenez tout ; même notre juge-en-chef si vous voulez, pour celui-là vous ne nous le volerez pas, on vous le donnera de bon cœur, vous pourriez l'atteler avec Lord Sydenham ; ils sont accoutumés à labourer ensemble.

Moi j'aime à rendre justice à tout le monde. Donc, je dois dire qu'on a fait réparer l'enseigne de la rue d'Aiguillon, ce n'est qu'avec de la craie, mais c'est égal ça jette du blanc aux yeux toujours, on y est accoutumé. Mr. l'imprimeur du *Canadien* ne demande plus d'ouvriers étrangers, loin de là, il a été chercher de vrais Jean-Baptistes à Montréal. Cela me fait plaisir et fait voir que ce Monsieur sait suivre les bons conseils que je lui donne, au point même qu'il ne se sert plus de sa vignette anglaise portant les mots ; *Auction sales*, ainsi je prie bien tout le monde de lui pardonner, vû que tout ce qu'il en faisait, était innocemment. Tout ce qui reste à faire à ce généreux gentilhomme, c'est de donner gratuitement son papier à ses apprentis au lieu de leur en faire payer l'abonnement comme il l'a fait et le fait encore, c'est une chose qu'il peut aussi aisément faire que les autres maîtres imprimeurs, et il le fera j'en suis certain, Au revoir.

L'ARTISAN.

Mr. l'Éditeur,

Ayant lu dernièrement sur votre Journal un morceau assez sottement écrit, un échantillon, comme vous dites, de l'esprit et du style des Naturels de St Michel, et en ayant été scandalisé (si toutefois un Naturel de St Michel peut sans scandaliser se servir d'une expression semblable dans une pareille circonstance), je prends la liberté de vous apprendre par une phrase déjà trop longue, d'abord, que les naturels de St Michel ne sont pas si bons, généralement que le donne à croire notre chère *Basquienne*, et toujours par la même phrase, je vous dirai, à vous Mr. le Fantasque, que vous n'auriez pas dû, pour l'amour de *Basquienne* attacher toute une paroisse. Quant à *Basquienne*, qui n'a pas même l'honneur de souscrire à votre aimable *Fantasque*, c'est bon de l'écraser. Pour *Basquienne*, s'entend ; car enfin je pourrais dire plus à propos qu'elle le dit elle-même dans son monstrueux et boiteux morceau : « ça me fend et ça me pourfend » mais pour moi, Mr. le Fantasque qui souscris à votre Journal ; mais encore pour un bon